

Un roman de drogue plutôt somnifère

Sylvie Robitaille, *Vivre par procuration*, Montréal, Presses d'Amérique, collection Jeunesse, 1993, 133 pages

Daniel Marchildon

Number 79, November 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42316ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marchildon, D. (1994). Review of [Un roman de drogue plutôt somnifère / Sylvie Robitaille, *Vivre par procuration*, Montréal, Presses d'Amérique, collection Jeunesse, 1993, 133 pages]. *Liaison*, (79), 42–42.

Un roman de drogue plutôt somnifère

Parti d'une idée sans doute noble, celle de décourager l'usage de la drogue chez les jeunes, ce roman risque malheureusement de rebuter ceux et celles qui pourraient en tirer profit. L'intrigue du livre, qui avance de peine et misère, ainsi que son ton carrément moralisateur n'accrocheront sans doute pas la lectrice et le lecteur adolescents en quête d'une histoire qui bouge.

Pourtant, dans son histoire, racontée à la première personne par Lisa Beth, une jeune de 15 ans, Sylvie Robitaille imite bien le style d'écriture «ado». La narratrice, centrée sur elle-même et sur ses tourments intérieurs, commente tout ce qui se passe autour d'elle avec sarcasme et subjectivité. «... je me suis examinée dans le miroir. La Lisa Beth que je voyais était sûrement fatiguée mais je la trouvais jolie. C'est étrange car, certains jours, je me trouve presque laide. J'avais l'impression que plusieurs de mes compagnes étaient beaucoup plus jolies que moi. (...) Mon père dit souvent que je suis jolie mais je ne crois pas que cela compte vraiment. C'est mon père après tout.» (page 62)

Par moment, on peut croire que le roman est véritablement celui de la jeune

Lisa Beth. Or, celle-ci n'a rien des jeunes femmes des années 1990 qui remettent en question les rôles traditionnels féminins.

Autre faiblesse, l'intrigue évolue avec une lenteur pénible. Lisa Beth, traumatisée par le déménagement de sa famille (son père publiciste vient d'obtenir une autre promotion), regrette de perdre Angela, sa proche amie. Bien que cet enjeu accapare les trois quarts du roman, il ne s'agit pas du véritable propos. En fait, ce n'est qu'à la page 47 que l'auteure laisse enfin échapper un soupçon qu'Angela se drogue et, quand Lisa Beth le découvre trente pages plus loin, nous voilà finalement engagés dans le conflit principal de l'histoire. Le dénouement, où tout s'arrange à merveille, ainsi que les nombreux dialogues sont un peu simplistes. À titre d'exemple, voici l'échange qui résulte de la confrontation entre Lisa Beth et son amie Angela :

«Tu n'es pas fatiguée, mais tu as pris trop de drogue.

— Tout le monde prend de la drogue. Je ne vois pas pourquoi c'est un crime !

— Moi, je n'en prends pas !

— Toi comme les autres, un jour tu en prendras.

— Je ne crois pas. Prendre de la drogue, c'est vouloir mourir.» (page 121)

La narratrice nous ennueie avec un excès de détails sans importance. De plus, la famille traditionnelle «parfaite» de Lisa Beth (père professionnel, mère au foyer, petit frère sympa) sort un peu trop d'une série télévisée américaine des années cinquante. On a également de la difficulté à croire à la naïveté de Lisa Beth : «Angela ne m'avait jamais parlée de drogue. Je ne pouvais pas me douter de ce qui se passait. (...) Si j'avais bien compris, en sortant avec Angela et son groupe d'amis, je risquais de prendre de la drogue moi aussi. Cette pensée ne me sou-

riaît guère car j'ai toujours été contre les drogues. Je me demande encore comment j'ai pu être aussi aveugle.» (pages 92-93)
Le lecteur aussi !

Sylvie Robitaille, qui est originaire de l'Est ontarien, a voulu aborder un problème social actuel, la drogue chez les jeunes. Mais *Vivre par procuration* (même le titre est lourd) se lit comme un dépliant publicitaire de Santé et Bien-être Canada sans pour autant être aussi bien documenté ni imagé. Dans ce livre on parle de la drogue, sans nuances, comme si tous les stupéfiants étaient pareils.

Du point de vue technique, le roman se lit bien grâce à une structure claire et un vocabulaire exact. Toutefois, à l'occasion, une certaine confusion dans le temps des verbes diminue le plaisir de la lecture (on glisse, dans le même souffle, du passé au présent et ensuite au futur). De plus, l'éditeur n'a pas bien fait son travail car à toutes les deux ou trois pages, il y a une ligne où la préposition «à» reste collée au mot suivant : «J'ai reconnu le beau Éric avec une fille que je ne connaissais pas. (...) Il est là à s'amuser avec une autre pendant qu'Angela est là à l'hôpital. La fille avait mis son bras autour de son cou, tandis que lui, était occupé àrouler (sic) une sorte de cigarette. Je ne tenais pas à ce (sic) qu'il me voit, (...) Je n'avais pas le temps de me préoccuper de cela maintenant. J'en parlerai à ma mère dès que je serai de retour à la maison.» (page 108).

Ce roman pour adolescent ne se taillera probablement pas une très grande place dans cet important secteur littéraire. Dommage, car donner le goût de la lecture à des ados qui lisent peu, surtout en français, demeure un problème aussi pressant que la lutte contre la drogue. Dans les deux cas, l'auteure a perdu la bataille.

DANIEL MARCHILDON

